
Chronique du livre

André Joyal
Université du Québec à Trois-Rivières

**Larisa V. Shavinina, Ed. by
Silicon Valley North : High-Tech Cluster
of Innovation and Entrepreneurship
Amsterdam, Elsevier, 2004, 343 p.**

Une fois n'est pas coutume, ces pages peuvent (ou doivent) occasionnellement faire place à des recensions d'ouvrages en langue anglaise quand le sujet – et la façon dont il est traité – en font un volume incontournable. Lorsque l'éditeur m'a contacté pour m'inviter à en faire un compte-rendu, j'ai accepté sans me demander où pouvait bien se trouver cette vallée nordique du silicone : Seattle, Madison, Boston ? Aucune idée. Quelle ne fut pas ma surprise, une fois le livre en main, de constater que non, c'est bien à l'intérieur du 45^e parallèle qu'elle se trouve, n'étant nulle autre que la capitale du *plusse meilleur pays du monde*. Oui ! À Ottawa ! Là où, durant mon adolescence, on roulait les trottoirs le samedi à sept heures du soir pour les dérouler tôt le lundi. Personne ne se doutait que prenaient racine, au même moment, les premières initiatives devant conduire à ce que les 26 auteurs de ce volume considèrent comme étant l'équivalent de la fameuse technopole californienne. En plus de connaître une phénoménale transformation de sa structure économique, on sait qu'Ottawa, aujourd'hui, comble autant l'amateur d'art et d'histoire que les patineurs ou les cyclistes, alors que les trottoirs ont laissé place à de nombreuses rue piétonnes.

Tous les collaborateurs de cet imposant ouvrage sont Canadiens. Gilles Paquet, professeur émérite de l'Université d'Ottawa, est le seul auteur familier aux lecteurs d'*O&T*. Le seul autre francophone, à mon agréable surprise, François Brouard, est l'un des tout premiers détenteurs d'un DBA de mon institution. La responsable de l'ouvrage, une collègue du département de sciences de la gestion à l'Université du Québec en Outaouais, a eu le grand mérite de réunir

une équipe qui s'est partagée les seize chapitres sans abuser des répétitions. On pardonnera aisément à certains d'avoir cru nécessaire, à leur tour, de définir un « cluster » que je traduirai ici par les expressions : technopole, système de production local ou encore pôle d'excellence (comme le veut la DATAR post Jean-Louis Guigou) en sachant bien que l'allusion au silicone n'a rien à voir avec la fabrication d'implants... On parlera donc ici de haute, voire très haute technologie où le savoir constitue le principal facteur de production.

Consciente que le temps était venu de publier un ouvrage sur ce qu'elle qualifie en préface de *Canadian Silicone Valley*, Larisa V. Shavina, au moment de se mettre à la tâche, avait en tête un double objectif. Le premier était de fournir aux spécialistes ou à toute personne intéressée par le phénomène d'une technopole de précieuses informations sur l'essor de l'entrepreneuriat dans un tel contexte, de même que sur le rôle du capital de risque, sur la contribution du milieu universitaire et de tout autre acteur susceptible de pouvoir exercer une influence positive. Le deuxième objectif, le plus important à ses yeux (et pas du tout aux miens) était d'offrir au lecteur tenté d'en tirer profit des éléments susceptibles de l'inspirer en vue du développement de sa propre région. Ce dernier objectif paraît curieux quand on lit, en conclusion du premier chapitre dont elle est responsable, qu'il n'y a pas de recette pour développer une technopole du genre de la *Silicone North Valley* (SNV) puisqu'elle a nécessité un processus qui s'étend sur près de cinquante ans. C'est dans ce chapitre, par ailleurs, qu'elle offre pas moins de douze ingrédients qui, selon elle, ont permis à la grande sœur du sud de connaître le succès qui la caractérise toujours.

Dans ce chapitre intitulé *Silicon Phenomenon : Introduction to Some Important Issues*, Larina V. Shavina s'évertue à montrer que le succès s'explique par un mot, peu importe l'élément considéré : l'excellence.

D'abord, le terme s'applique aux entrepreneurs dont les initiatives n'ont pu s'envisager sans en être marquées du sceau. L'auteure ne tarit pas d'éloges pour ces hommes d'affaires qui sont parvenus à créer un milieu de travail démocratique et humain (*democratic atmosphere or humanistic culture*). Les mêmes ont eu le génie de développer des réseaux informels d'information auxquels, d'ailleurs, plusieurs autres auteurs ne manqueront pas de faire allusion. Comme autre ingrédient, il fallait s'y attendre, le mot excellence se trouve associé cette fois à un autre type de comportement informel : le fameux duo coopération-concurrence. Bien sûr, c'est la « découverte du siècle » en gestion. Elle contredit tous les cours de base en économie (type 101). Autre élément qui mérite l'attention : le fait qu'un échec n'est pas synonyme d'infamie. On apprend de tout échec, alors il ne suffit que de repartir de meilleur pied. Et c'est bien ce qui s'est passé et se passe toujours au sud du campus de l'Université de Stanford. Enfin, comment ne pas souligner l'excellence dans le développement de nouveaux produits. On trouve ici des éléments qui caractérisent toute technopole digne de ce nom.

Ma collègue de l'Université du Québec en Outaouais (UQO), à l'instar de plusieurs autres collaborateurs à son ouvrage, se réfère à des auteurs connus (dont l' incontournable Porter que l'on cite allégrement sans oser le critiquer¹) et à d'autres auteurs inconnus (de moi en tous les cas) comme cette A. Saxenian qui, en 1994, a publié un ouvrage sur la Silicon Valley et la Route 128. Sans cette dernière contribution, je me demande à quel saint se seraient voués les auteurs du présent ouvrage. Et comme on parvient très bien à associer la théorie à la pratique, on ne manque pas d'identifier, dans les différents chapitres, les entreprises qui font la bonne « fortune » de la SNV, tel Nortel... Il est facile de deviner qu'aucun des auteurs n'en est actionnaire, car un seul ose très brièvement faire allusion aux déboires « temporaires » (vraiment ?) de cette trop célèbre entreprise. Oublions l'infortune des *dot com* et autres entreprises de télécommunication qui ont accompagné le début du siècle et retournons à l'époque où John Diefenbaker trônait toujours sur la colline parlementaire.

Ainsi, pour R.D. Armit, les premiers signes d'une économie nouvelle se manifestent en 1960, année où il est possible d'identifier une vingtaine d'entreprises pionnières donnant emploi à 2 600 personnes. Quel-

que 43 ans plus tard, on dénombrera pas moins de 1 500 entreprises associées à la SVN offrant 65 000 emplois. Mais c'est surtout à partir des années 1990 que tout va se jouer véritablement, comme le montrent les quatre auteurs du chapitre 5, l'un des plus importants à mon avis, intitulé *A Tale of a City : The Ottawa Technology Cluster*. On voit que le secteur de la technologie de l'information comprend 35 % des emplois, les autres activités se rapportent dans un ordre décroissant aux logiciels, au commerce électronique, à l'aérospatial, à l'informatique (*hardware*) et aux biotechnologies. On montre bien que toutes ces entreprises ne sont pas venues avec la dernière pluie, n'ayant rien à voir avec les entreprises du type *fly by night* (éphémères), étant au contraire bien implantées dans leur milieu en bénéficiant de tous les effets de réseautage. Tout en évoquant les « chocs économiques récents », la toute dernière phrase du chapitre se veut optimiste. Madame la marquise peut être rassurée car, comme l'a signalé J.G. Mallet dans un chapitre antérieur, cinq facteurs de succès sont bel et bien présents : l'accès à la technologie et au savoir-faire, la disponibilité de main-d'œuvre hautement qualifiée, un entrepreneuriat visionnaire, la disponibilité de capital de risque et l'existence de réseaux très efficaces. D'autres auteurs en disent tout autant dans leur propre chapitre.

Concernant l'importance des réseaux d'information, A. O'Sullivan s'y attarde longuement dans une section intitulée *Clusters and Networks*. La question se trouve abordée très concrètement avec les exemples de l'OCRI (un acronyme comme on en trouve une pléthore et hélas, pas toujours identifiés) et celui de l'OMN (*Ottawa Manufacturers Network*). L'étude de leur fonctionnement, comme l'auteur le souligne, apporte des éclairages très utiles tout en attirant l'attention sur la nécessité de poursuivre les recherches pour mieux en connaître les subtilités. Puisqu'on évoque les subtilités, apparemment il en serait de même avec la formation de la main-d'œuvre, à en croire trois auteurs responsables du chapitre 12 dont l'intérêt lui aurait mérité un meilleur positionnement. Ces trois chercheurs, comme d'autres collaborateurs à cet ouvrage, ont effectué pour les fins de leur chapitre un travail de recherche spécifique suivant les règles de l'art. Leur travail a consisté à étudier les employés pour connaître leurs aspirations, leurs plans de carrière, leurs perceptions sur leurs entreprises, les changements qu'ils souhaiteraient voir adopter, etc. De cette

étude se dégage la nécessité pour les entreprises de bien réaliser l'importance d'un plan de carrière pour leurs employés, lequel, suivant les groupes, peut se présenter différemment. Vient ensuite le chapitre qui a attiré tellement mon attention (étant donné mes anciennes amours...) que je n'ai pu me retenir de le lire en tout premier lieu : *Can Technology Clusters Deliver Sustainable Livelihood? Constructing a Role for Community Economic Development*. Eh oui, on aura compris qu'il est question de développement communautaire, identifié depuis une dizaine d'années au Québec par l'expression « économie sociale ».

Pour T. Jackson et R Khan, il s'agit, on le devine bien, de s'interroger sur la place que les entreprises d'économie sociale peuvent occuper dans ce contexte de haute technologie. En d'autres mots, que doivent faire les partisans du « communautaire » pour ne pas manquer le coche et éviter que leurs activités demeurent le parent pauvre de l'économie du XXI^e siècle ? Voilà la question soulevée par ces deux auteurs et à laquelle ils répondent avec brio et sans complexes. Ainsi, ils prennent appui sur les écrits des principaux ténors, anglophones comme francophones, pour souligner l'avenir prometteur que réserve le Canada à l'économie sociale. Et en relation avec le sujet de ce volume, ils identifient pas moins de cinq fonctions que devrait exercer l'économie sociale, dont celle d'aider les travailleurs à composer avec la grande volatilité de leurs secteurs d'activités afin d'en amortir les secousses presque inévitables. Ils donnent l'exemple de *Smart Capital* sous l'égide de l'OCRI. Il s'agit d'un programme offrant une vingtaine de services impliquant une cinquantaine de partenaires, dont l'objectif consiste à faciliter la « construction de la ville la plus branchée du monde » (traduction libre). Et, il va sans dire que les auteurs favorisent la propriété collective d'établissements œuvrant dans le monde de la science et de la technologie. Pourquoi pas ?

Avant de terminer, un mot concernant un des deux chapitres (chapitre 10) où Gilles Paquet semble faire de la figuration, car on ne voit pas très bien le lien avec l'ensemble du volume. À la toute fin, en s'interrogeant sur le rôle éventuel que l'UQO pourrait être appelée à jouer, on ne peut que se questionner sur l'absence apparente de sa contribution au développement de la SNV. On sait que le territoire de la capitale nationale englobe la ville de Gatineau; or, tous les auteurs ne cessent de faire allusion à la contribution fondamentale fournie par les universités Ottawa et

Carleton, en ignorant royalement l'UQO qui, pourtant, était bien en place au début des années 1990. À tort ou à raison ?

Le chapitre 16 : *The Lusters of Clusters : A Cautionary Tale*, de W. Thorngate, sert de conclusion à l'ensemble. Tout comme les oiseaux et les poissons se déplacent à l'unisson, les vaches se partagent leurs pâturages, les entreprises s'assemblent en des lieux donnés, signale l'auteur. Celui-ci considère que les décideurs économiques de toute ville trouveront dans l'exemple de la SVN des ingrédients susceptibles d'avoir leur pertinence chez eux. Je veux bien, mais comme plusieurs nous ont bien fait voir qu'il s'agit d'un processus de longue haleine, alors pour moi, l'utilité de ce livre pour un maire de ville moyenne est précisément d'en tirer des enseignements pour ne pas se laisser impressionner par Ti-Joe Consultant en mal de lui vendre une technopole. Mais, comme le montre bien l'ouvrage, à défaut de recette toute faite, il y a effectivement des ingrédients qui peuvent contribuer aux succès d'autres technopoles, comme celles de Saint-Hyacinthe, de Sainte-Foy et de Laval en font la démonstration. Alors, les élus locaux, comme tout autre acteur soucieux du développement de sa communauté, trouveront dans ce volume de précieuse matières à réflexion. Quant à mes nombreux collègues fascinés par tout ce qui se rapporte au phénomène des technopoles, ils n'attendent pas mes conseils, mais je leur en souhaite pas moins éventuellement, une bonne et enrichissante lecture. ■

Note

- ¹ Inutile de chercher dans cet ouvrage des propos semblables à ceux qu'ose tenir sur le maître du MIT mon collègue Omar Aktouf de Montréal HEC dans ses écrits ou conférences.

Christelle Alverne et Pierre Musso (dir.)
Les grands textes de l'aménagement du territoire et de la décentralisation
Paris, La Documentation française,
2003, 400 p.

Cette recension fut réalisée sans la connaissance des articles faisant l'objet de ce numéro spécial d'*O&T* précisément sur l'aménagement du territoire. Le lecteur me pardonnera, s'il y a lieu, de lui rappeler des points déjà soulevés par l'un ou l'autre des auteurs.